

Yannis Ritsos

# Pierres Répétitions Grilles

(1968-1969)

extraits

présenté et traduit par Pascal Neveu<sup>1</sup>

« *Écris, pour qu'il fasse jour.* »

Une nuit kaki est tombée sur la Grèce. De 1948 à 1952, époque de guerre civile puis de répression, Ritsos est déporté pour ses convictions politiques dans les îles de Limnos, Makronissos et Aï-Stratis, en même temps que toute une génération qui y fut emprisonnée, battue, torturée, exécutée<sup>2</sup>. Mais il écrit toujours, tant bien que mal, secrètement. Les poèmes sont enfermés dans des bouteilles et enfouis dans la terre. De 1967 à 1972, sous la Junte des colonels, il est de nouveau déporté, dans les îles de Yaros et Léros, puis placé en résidence surveillée à Samos. Il y écrira plusieurs séries de poèmes, toujours en cachette, de « *courts sanglots des temps derniers, comme ce qui peut s'écrire sur les genoux dans les îles.* »<sup>3</sup>

Les poèmes présentés ici furent écrits en 1968-69 pendant sa déportation, mais jamais traduits en français car ils ne faisaient pas partie du premier recueil sorti clandestinement de Grèce, publié en France en 1971, dans une édition bilingue, sous le titre de *Pierres Répétitions Barreaux*<sup>4</sup>.

Durant ces deux expériences de déportation, Ritsos s'est employé à écrire des poèmes qu'on peut dire de témoignage. Mais près de vingt années séparent les deux situations, et les poèmes diffèrent par l'appréhension du vécu et par l'écriture ; les premiers témoignaient plus frontalement de l'expérience, tandis que les seconds font preuve d'une certaine distance<sup>5</sup>, malgré une évidente prise sur l'événement, notamment à travers la datation systématique et certains détails très précis qui tombent tels des blocs chus ici-bas dans une sorte de méditation mnémotechnique. « *L'événement historique, malgré la précision souvent de ses lignes, nous est donné davantage dans son tracé intérieur, dégagé de son caractère épisodique et de son actualité et comme extrait de la mémoire.* »<sup>6</sup>

De cette expérience, parmi les plus terribles qui soient, subsiste un « avoir-goûté à la mort » (sur le bout de la langue dit-on, sa proximité se faisant forme de connaissance) : c'est lui qui se fait directement, essentiellement, genèse de chacun des poèmes.

1. Avec la patiente et précieuse collaboration de Claude Mouchard.

2. « *Là-bas [à Makronissos], on voyait des vagues humaines entières fuir, fléchir sous le poids de terribles pressions. Des pressions psychologiques surtout, mais aussi physiques. On y rouait de coups, on y coupait des mains, des pieds, on y aveuglait, on y tuait. Les pressions psychologiques étaient inimaginables : ne pas savoir ce qui nous attend d'un moment à l'autre, entendre les ravins résonner des cris de ceux que l'on torture et voir les tortionnaires eux-mêmes devenir fous. Beaucoup de nos gardes ont perdu la raison. Il y avait plus de fous chez les bourreaux que chez leurs victimes.* » (Y. Ritsos, extrait d'un entretien de 1987, paru dans le numéro de la revue *Europe* qui lui est consacré.)

3. L. Aragon, in Préface à *Pierres Répétitions Barreaux*.

4. Éd. Gallimard, traduit par C. Prokopaki, A. Vitez et G. Pierrat. Le titre est ici retraduit par : *Pierres Répétitions Grilles*, ceci étant plus fidèle à la fois au texte original et à la réalité originelle.

5. « *Journal d'un prisonnier, certes, où l'on peut rencontrer les mots de gardien, barbelés, fusillade, mais d'où l'éloquence et l'exaltation partisans sont elles aussi bannies.* » (D. Grandmont, in Note liminaire à *Le mur dans le miroir*, éd. Poésie/Gallimard, trad. D. Grandmont.)

6. Y. Ritsos, *Essais*. « *Là où notre mémoire rencontre une correspondance dans le présent, nous accédons à la véritable connaissance.* »

« Saveur profonde de la fin précède le poème. Commencement. »

## Pierres

### IRRÉALISABLE

Nuages sur la montagne. La faute à qui ? La faute à quoi ? Silencieux, fatigué, il regarde devant, se retourne, il continue, se baisse.

Les pierres sont en bas, les oiseaux sont en haut. Une cruche se trouve à la fenêtre. Des ronces dans la plaine. Les mains dans les poches.

Prétextes, prétextes. Le poème tarde. Vacuité.

La parole prend son sens de ce qu'elle avait à passer sous silence.

15.05.68

### SIGNES

Plus tard, les statues furent tout entières cachées par les mauvaises herbes.

[Nous ne savions pas

si les statues rapetissaient ou si grandissaient les herbes. Seule

une grande main de cuivre émergeait au-dessus des joncs,

sous la forme d'une inconvenante et terrible bénédiction. Les bûcherons passaient par le chemin d'en bas – ils ne tournaient jamais la tête.

Les femmes n'allaient pas au lit avec leur mari. La nuit,

nous entendions tomber une à une les pommes dans la rivière ; et puis,

les étoiles qui sciaient calmement cette main de cuivre levée.

16.05.68

### ANNONCE

Visages incertains, éclairés par la lueur du grand miroir.

On entendit sonner à la porte. Personne ne remua. Le son

est sorti dans la nuit par la fenêtre, a trouvé celui

qui avait sonné. Alors, lui, apaisé

comme s'il avait accompli sa mission, retourna vers la sortie, s'arrêta,

coupa une fleur, la glissa dans son col. « Heureusement – dit-il –

heureusement qu'ils n'ont pas ouvert ». Et c'était vrai, personne ne l'avait réclamé,

personne ne l'avait envoyé, et il n'avait rien à annoncer non plus ; rien que

cette profonde sonnerie pour chacun de nous et pour lui-même.

## SATISFACTION

Non, ce n'était en rien pour la renommée, ni pour des éloges, ni pour l'exemple ; – un bruit de clé dans la serrure – ce bruit dans la nuit, une idée sur la forme de la clé, sur son simple mécanisme, et cette secrète adaptation et docilité. Bien sûr, ce n'était pas pour la renommée ; et d'ailleurs, quoi ? à qui et de qui faire l'éloge ? – inconnu celui qui tenait la clé, inconnue la porte. Peut-être la seule fierté : que nous ayons gardé ce bruit-là, tandis qu'au fond du couloir le vieux portier passait tout nu, la tête couverte d'une serviette blanche.

18.05.68

## NUDITÉ

Lézards petits et grands dans les fissures du mur. Araignées, une foule d'araignées dans les paniers du vieil été. Et lui qui ne se soucie même plus des statues. Il n'est pas devenu statue. Ses mains retombées sur ses genoux nus. Ces ongles-là, les poils, la bague (quelle bague ?), étrangers, étrangers. N'ayant plus rien à cacher, il n'a plus rien à révéler.

22.05.68

## TRAVAIL PRÉPARATOIRE

Ceux qui s'assoient sous les arbres, bien installés, avec les taches du soleil dans des fauteuils de toile, sur des bancs, sur des chaises, devant les barbelés, comme alignés pour qu'on les mette en peinture – qui jouent au jacquet, lisent, [se taisent – ils n'entendent pas ; avec en fond, un bandeau de mer bleu-argent, et ils sont si beaux à ne rien demander, à ne rien savoir. Au fond de l'allée, on voit l'enfant maigre, une serviette sale sur l'épaule, se baissant et ramassant les bouteilles de limonade vides, dépolies, réchauffées.

22.05.68

## VERS QUOI ?

Avec le temps, il avait commencé à parler avec amertume ; (étrange ; lui si dévoué, loyal, discipliné pour dire mieux), évidemment pas de personnes ni d'événements – plutôt en général et vaguement, ou avec gêne,

peut-être même avec peur.

Ses mains,  
une torsion, comme les racines d'arbres en une terre étrangère,  
en une terre profonde, et comme nôtre.

Personne  
ne le croit plus ; ne le regarde plus dans les yeux – qu'il dise ce qu'il veut.  
Non que nous eussions peur de cet apeuré – pas du tout. Une vitre  
plus haut, du cinquième étage, jetai sur lui une douce lueur,  
lui éclairait le visage comme s'il portait un masque de verre.

Et nous  
alors nous portions les mains au visage comme pour nous cacher  
ou comme pour soutenir un mur qui penche. Entre nos doigts  
tombaient des morceaux de plâtre, des pierres, de la poussière, des monnaies  
[de cuivre ;  
nous nous baissions, nous les ramassions ; – nous ne sommes pas agenouillés  
[devant lui.

Et dans le miroir, en face, quelque chose de blanc, d'infiniment blanc –  
un verre avec de l'eau et, dedans, le vieux peigne en os,  
et la lumière calme de l'eau dans le verre, dans le miroir, dans l'air.

24.05.68

## AVEC CES PIERRES

Un vent souffla soudain. Les lourds volets grincèrent.  
Les feuilles se soulevèrent du sol. Et filèrent, filèrent.  
Seules sont restées les pierres. Il faut maintenant faire avec elles ;  
avec elles, avec elles, – redit-il. Quand la nuit tombe  
du haut de la montagne mauve, et jette nos clés dans le puits, –  
mes pierres, mes pierres, – dit-il – que je taille un à un  
mes visages inconnus et mon corps, avec une des mains  
fortement serrée, levée au-dessus du mur.

30.05.68

## PHOTOGRAPHIQUEMENT

Les hommes dans leur jarre – chacun dans la sienne.  
Ils mangent, dorment, défèquent, enfantent, meurent dans leur jarre.  
Parfois, ils lisent un vieux journal – pas de nouvelles.  
Tue, tue ; – tu sais, toi – tu tues des jarres. Seul,  
un grand soutien-gorge rose prend le soleil sur les barbelés.  
De grosses mouches flânent tout autour des jarres de Beckett.

05.06.68

## DOUBLE PEINE

Alors c'est comme ça ? Rien de plus ? – sur les erreurs des autres, allons-nous  
[fonder – dit-il –  
notre fierté ? – quelle fierté ? – la justification ? – et non  
sur nos propres qualités ? Maître, maître, on l'a bien connue  
ta mimique : justice, liberté ; et ton sourire,  
céleste (comme on avait dit) – quand s'ouvraient les portes et couraient les foules,  
qu'elles couraient derrière toi en criant leur joie, laissant les maisons ouvertes  
au soleil, à l'air, aux voleurs. Et quand, l'autre nuit,  
le treizième leva son verre, on le savait déjà :  
tout s'était passé avant. Les morts couchés sur les lits,  
et sous les lits, tes cartons à chaussures  
rouges, impériaux, avec de petits miroirs collés tout autour.

06.06.68

## SILENCE

Dans son corps, un autre corps, grand, impénétrable,  
muet, – un mutisme tout-puissant. À midi  
ou le soir, au souper, sous la lampe calme, quand il porte  
lentement, avec soin, la fourchette à sa bouche, il le sait  
qu'il nourrit cette autre, cette inconnue, bouche vorace.

27.07.68

## ÉPILOGUE

La vie, – une blessure à l'inexistence.

27.07.68  
*Camp de déportés politiques de Parthéni, île de Léros.*

# Répétitions

## MÉTAMORPHOSES

Après leur mort, les héros connurent beaucoup de métamorphoses  
dans l'imagination de ceux qui avaient survécu – naturelles ou paradoxales ;  
[– parfois  
des vigneron tel Protésilas ou des chasseurs tel Hippolyte,  
parfois de simples guerriers (tels qu'ils étaient), avec leur beau casque, leurs  
[sandales,  
un autre (on a oublié son nom), avec une fleur aux dents, et d'autres  
sous forme d'animaux ou de reptiles – le plus souvent des serpents. Oh, en vérité,  
ils ont beaucoup offert aux Grecs, avant leur mort et après,  
même ainsi – c'est à dire sous forme de lions ou de serpents.

À présent,

les héros ont décliné ; la mode en est passée. Personne  
ne les invoque plus ni ne les commémore. Nous réclamons tous des antihéros.

Pourtant, aujourd'hui que nous sommes sortis, – mois de mars, plein soleil,  
(même la terre avait séché ses pluies ; parmi les pierres de la petite colline,  
les lis fleuris étaient en fête – asphodèles, comme les nommaient les anciens)  
[– aujourd'hui,  
ici, derrière les barbelés rouillés, nous attendons indéfiniment  
qu'au rivage en bas, passe à nouveau le pêcheur d'Éréttrie  
transportant l'énorme omoplate de Pélops dans ses filets.

20.03.68

## INJUSTEMENT

Injustement, les morts attendent aux stèles funéraires (qu'ils aient pu en obtenir  
[une, ou que la leur n'ait pas été détruite), injustement,  
avec leur récipient à libations complètement vide ; – ils attendent  
que quelqu'un se souvienne de leurs actes, parmi tant, quelqu'un qui leur porte  
non aliments ni couronnes, mais seulement un regard pour leurs membres  
[nus, parce que, le soir,

maintenant qu'arrive le printemps avec ses nombreux oiseaux et ses feuilles,  
[insupportable  
se fait la solitude, au point que ce soir, en nous promenant dans la cour,  
sous une pleine lune pensive, toute blanche, soudain Vanghélis  
se retira de notre compagnie, s'arrêta sous les arbres,  
murmura quelque chose comme une prière secrète, et retira ses chaussures (les  
[seules  
qui lui restaient – trouées aussi), et d'un geste timide, il les déposa  
pieusement sur une tombe invisible – sans doute d'Électre ou d'Oreste.

22.03.68

### LES POMMES DES HESPÉRIDES I

Ils ne nous ont pas plu les semi-divins, les divins, les surhumains. Le mythe  
très embrouillé, et ses nombreuses versions, – nous ne savions pas ce qu'il  
[signifiait ;  
simplement, nous devinions qu'il cachait beaucoup et minutieusement ; il lui  
[manquait  
cette pure nudité de l'inconnu et de l'inexplicable. Pourtant,  
le lieu nous a plu – là où le jour et la nuit se mêlent,  
et les pommiers fleuris blanchissant au crépuscule, ou surchargés  
de leurs pommes d'or. Nous a plu aussi que les Argonautes aient vu  
de leur navire, un peu au-delà du lac Tritonis,  
le cadavre du Dragon et les Hespérides désolées. Mais plus que tout,  
ce « petit coussin », que demanda le Héros pour le poser sur sa tête  
afin qu'elle s'allège du poids du ciel. Cette petite ruse-là,  
si humaine, qui avait vaincu la malveillance d'Atlas,  
ramenait tout le mythe à notre mesure, lui donnant simultanément  
un éclairage indéfini et familier, un éclat presque sensuel.

31.03.68

### LES POMMES DES HESPÉRIDES II

Tant de tapage, tant de meurtres pour rien. Les pommes d'or,  
le héros de Tyrinthe les porta à Eurysthée. Celui-ci les lui rendit.  
Lui, les remit à Athéna. Et elle, les ramena au Jardin  
des Hespérides – c'est-à-dire à leur source. Peut-être voulurent-ils ainsi montrer  
la vanité des exploits, ou le cycle éternel – ennuyeuses philosophies. Nous,  
[pourtant,  
nous parvînmes, entre-temps, à imaginer ces pommes resplendissant

dans une corbeille de fruits blanche, sur la grande table, bien mise  
avec une nappe de lin brodé, – midi grec, estival,  
quand la lumière obstinée se déverse par les fenêtres et qu'on entend au dehors  
les cigales déchaînées, et les nageurs un peu plus bas sur la rive.  
D'ailleurs, il reste aussi ce gain : les deux vases de Meidias et d'Hachémoros.

31.03.68

## PHILOMÈLE

Ainsi, même la langue coupée, Philomèle raconta ses peines,  
les tissant une à une sur sa tunique avec foi et patience,  
en de décentes couleurs – mauve, cendré, noir et blanc – comme toujours  
dans les œuvres d'art – le noir abonde. Tous les autres, –  
Procnée et Térée avec sa hache, et leur poursuite à Daulis,  
et même l'ablation de la langue – nous les croyons sans importance, nous les  
[oublions. Elle nous suffit  
sa tunique, secrète et précise, et sa métamorphose  
en rossignol à l'instant critique. Pourtant, nous disons : sans ceux-là,  
les maintenant dédaignés, existeraient-ils ce rossignol et cette éclatante tunique ?

09.04.68

## TALOS

Répétitions – dit-il, – répétitions sans fin ; – quelle fatigue, mon dieu ;  
tout le changement dans les nuances uniquement – Jason, Ulysse, Colchide, Troie,  
Minotaure, Talos, – et dans ces nuances précisément  
toute l'imposture et la beauté à la fois – notre œuvre.

Encore,

je garde l'image de ce géant de la race des hommes de bronze,  
une veine de la gorge au talon – une veine seulement,  
que fermait un clou de bronze à son extrémité. Quand ils lui retirèrent  
ce clou, son sang s'écoula, ainsi que sa vie.

Ainsi, peut-être, dis-je,

pour chacun de nous, une seule veine, scellée d'un clou,  
et nous tous avec la même peur.

En face, sur le grand mur blanchi à la chaux,  
des clous (de veines descellées, peut-être ?), plantés en ligne pour que nous y  
[suspendions  
les pardessus, les chapeaux, nos parapluies, nos caleçons et les masques.

06.05.68

## L'ADVERSAIRE INCONNU DE PHIDIAS

Il le savait : l'œuvre qu'ils attendaient de lui, jamais il ne la donnera, malgré tout le matériau qu'il avait, avec le temps, prudemment assemblé, malgré toute son expérience technique – supérieure à tous ; – une œuvre, par

[exemple,

tel, démesuré et très orné, le Zeus d'Olympie, sous les pieds duquel était gravé : « Je suis l'œuvre de Phidias, fils de Charmidès, citoyen d'Athènes ». Oh, une chose comme celle-là, avec tant d'emphase, un tel gaspillage, – il le savait – jamais il ne la réussirait ; il lui manquait cette simplicité, la belle naïveté de la foi facile, qui produit avec flatterie, coquetterie, excès et, parfois, habile condescendance, les œuvres majestueuses admises par les foules ; – qui restent autour, les regardent des heures, s'y pressent, parlent, mâchent des graines de tournesol, les admirent, (surtout, en vérité, pour le poids de l'or, pour les pierres précieuses), les évaluent en talents, sans qu'elles soupçonnent jamais, ignorantes, qu'il n'y a là que simple verre coloré, – et les véritables diamants, le véritable artisan les garde bien cachés dans un coffre, en bas, profondément, dans un grand sous-sol où il descend seul la nuit, une bougie coupable et tremblante à la main, éprouvant sa propre mort et taillant seul sa statue, sachant que celle-ci non plus ne sera pas finie. Sa consolation, incertaine : l'inachevé est la marque des chefs-d'œuvre. (Peut-être aussi qu'en cette statue, il n'y avait pas seulement lui, mais les autres

[aussi,  
pas les dieux, mais ceux qui toujours vont, qui ne s'arrêtent pas, qui ne finissent  
[pas).

20.10.68

*Camp de déportés politiques de Parthéni, île de Léros.*

## PHÉMONOÉ

Celles qu'ils ne comprenaient pas, celles-là précisément les ensorcelaient, surtout si elles ne les concernaient pas personnellement, – ces généralités-là, ces

[abstractions-là

qui les tiraient de leurs nombreux problèmes – celles qui cachaient puis leur révélait quelque lieu intime (invulnérable autant qu'inconnu), quelque région de calme et de liberté.

Phémonoé, la prophétesse (disait-on), comprenait la voix des oiseaux, des eaux et des feuilles et dès qu'elle

buvait trois gorgées à la source de la Cassotide, et dès qu'elle s'installait sur le haut trépied, elle les expliquait (elle aussi par des cris inarticulés), tenant une feuille de laurier dans la bouche.

Autour d'elle, les prêtres recensaient précipitamment ses cris. Ensuite, les commentateurs commentaient ses commentaires, avec précision et complète clarté.

Quand, un jour, ils lui montrèrent l'interprétation écrite de ses paroles, Phémonoé ne comprit rien. « Qui a dit cela ? » demanda-t-elle, perplexe. Et quand ils lui dirent : « Toi », elle, équivoquement souriante, ajouta : « Oui, mais moi je voulais dire quelque chose de plus ».

Ce « quelque chose de plus », depuis cinquante ans et davantage (ou même des siècles), nos commentateurs [ne l'ont pas découvert, et, pour cela sans doute, les poètes continuent encore à écrire avec le soupçon secret que Phémonoé non plus ne connaissait pas ce « quelque chose ».

06.06.69

## ACTÉON

Cruelle la vengeance d'Artémis, Actéon, (même si c'est involontairement que tu la vis nue, se lavant dans la source du Parthénios), de t'avoir changé en cerf, et tes propres chiens de t'avoir mis en pièces, poussés par sa colère, sans te reconnaître. Maintenant, quand la nuit tombe, nous entendons leurs

[hurlements,

leurs terribles aboiements sous l'ombre des feuilles, sous la lune incomplète ; – nous ne pouvons pas fermer l'œil ; nous quittons le lit, nous allumons les lampes à huile, nous essayons de dessiner ta beauté sur le mur, de la tête aux pieds, ainsi que fit alors Chiron dans sa caverne.

Et si nous te réussissons, la nuit s'égaie ; tes chiens regardent ton image, reniflent l'air, et subitement ils se calment, les cinquante d'un coup. Mais la nuit suivante, il nous faut recommencer du début, parce qu'au jour, sans doute sous la lumière du soleil et les cris du marché, elle se décolore, et au crépuscule, ton image dorée et rosée s'est effacée.

Écoute-les alors à nouveau, tes chiens, tout autour de la maison fermée.

11.06.69

## MESSE DES MORTS À POROS

Les dieux, on les oublie ; et si ce soir nous nous souvînmes de Poséidon,  
revenant sur les rivages déserts de Calaurie,  
c'est que par ici, dans ce petit parc sacré, une nuit de juillet,  
tandis que les rames luisaient au clair de lune et que résonnaient,  
dans les barques, les guitares des éphèbes couronnés de lierre,  
ici, en cette pinède, Démosthène prit le poison –  
lui qui, bègue, s'efforça de devenir le premier orateur des Grecs,  
et ensuite, condamné par Macédoniens et Athéniens, en une nuit,  
il apprit le plus difficile et le plus grand art : se taire.

26.06.69  
*Karlovassi – île de Samos.*

# Grilles

## ENFERMEMENT

Il essaya d'ouvrir la porte en fer. Verrouillée.  
Il tâta les pierres une à une. Il n'y avait pas de fenêtre.  
Il entendit l'eau des égouts sous le ciment.  
Il frappa le mur de sa paume. Attendit. Rien.  
Il frappa encore. Sa main ne lui faisait pas mal. Alors ?  
Il fouilla ses poches, pour des allumettes. Une grande main  
lui pressa le visage contre le mur. Dehors, dans le couloir,  
passaient les gardiens avec les transistors ; – une-deux, il fait nuit –  
le seau, humidité, le crochet de fer, les barbelés –  
une-deux, une-deux, il fait nuit, il fait nuit, il fait nuit.

30.01.69

## EFFORT

Pas du sang – dit-il ; – pure peinture, admirable couleur,  
rouge cerise, pour peindre les lèvres et les yeux,  
oui les yeux aussi, rouges ; la lisière du manteau et la ceinture ; –  
une histoire étrangère, lointaine, – rien de chez nous ; – pas du sang ;  
et la trueller, laissée sur l'échelle, je l'ai peinte elle aussi  
de la même couleur. Ne l'enlève pas de là ; c'est pour cacher le trou ;  
un piège pour toi, dis-tu, – qui sait ? – peut-être plus encore pour moi –  
puisque je te le montre, puisque nous le connaissons tous deux, alors quel piège ?

02.02.69

## ARTIFICES

Lui et moi faisons – dit-il – deux travaux tout à fait identiques dans leur  
[différence –  
lui il prend un visage, il le dévêt de sa chair, de ses yeux,  
il fait des crânes nus, les aligne sur des étagères ; ils brillent la nuit  
sous les lampions verts, presque anodins. Et même le jour,  
à la lumière du soleil, blancs, disciplinés, interdits. La poussière  
joue avec des particules d'or pur dans le creux des yeux. Au contraire, moi,  
je prends les crânes, je leur colle des cheveux avec de la colle de poisson, des  
[oreilles, un nez,  
je place des lunettes de soleil pour les yeux, je dessine les joues, la bouche  
soigneusement, avec goût ; je les place à la fenêtre ; ils regardent au dehors –  
« Voilà Pétros » « Voilà Maria » disent les passants ; « Voilà Elèni ».  
Ils sourient. Ils leur font signe de la main. Puis ils passent. Et descendent au rivage.  
« Ah, – dit-il – ce dont moi j'ai besoin, je veux aussi le donner aux autres.  
Je ne dupe personne ; – voilà mon mouchoir, voilà mes boutons. »

02.02.69

## APPAUVRISSEMENT

Vendredi, lundi, dimanche, mercredi, encore samedi –  
on oublie l'ordre des jours ; portes, fenêtres, la couleur  
violette, orange, cerise ; cyprès ; un drapeau troué ;  
une cigarette, deux cigarettes ; la montagne ; des nuages sont passés. Le soir,  
les lampadaires se sont allumés tôt. Les filles ont regardé dans l'asphalte  
leur visage disloqué. Il pleuvait. Les tués,  
ils les transportaient la nuit en cachette. La petite crèmerie  
est remise à neuf depuis hier. Derrière la vitrine, on voit  
les trois commis qui nettoient. Les tables se mouillent sur le trottoir.  
Debout sur son estrade cendrée, Pétros déclamaït autrefois.  
Il ne parlait que de victoires. Il était sûr de lui. On ne l'a plus revu depuis.  
La poésie fermée de haut en bas. L'air ne se renouvèle pas.

05.02.69

## LA SEULE FIERTÉ

*Tac-toc, tac-toc*, – les maillets ; morceaux de fer, morceaux de pierre, gros morceaux de silence. Au fond, des portes et d'autres portes ; tapis, lumières, couloirs ; les musiciens étrangers, violons, escaliers ; noms, clochettes, diplomates ; jardin, lampions dans les arbres ; journaux, révérences, « demain » ; la corde pendue à la poutre ; – si fréquents les changements dans l'immuable ; libérations, démissions, changements d'habits, de chapeaux, de grades, de morts, de titres – « la mort est une » disait-il. Et en bas, dans les cuisines du sous-sol des soldats nus cognaient sur les chaudières avec les baïonnettes. Lui, courbé sur sa table, seul, avec une pierre dans la bouche ; – moi je travaille, dit-il, moi je travaille, avec une pierre dans la bouche.

09.02.69

## L'HABITUEL

Avec le temps, les maisons s'écroulent, les portes déteignent ; dans le jardin, un poêle rouillé s'effondre, s'émiette, tombe comme les feuilles du cognassier. Il pleut l'après-midi. Sur la route, les trous se remplissent d'eau. Trois vieux lampadaires s'allument près du terrain de football. L'étoile du soir se tient au-dessus de la montagne, très haut. Une lueur bleue sort par la porte de l'épicerie. L'ombre du vélo s'allonge sur la route mouillée. Avec une telle ombre, avec une telle lumière, infime, peut-être aurait-on pu trouver quelque chose plus au fond. Pourtant, les poètes sont célébrés pour leurs pires poèmes.

11.02.69

## DOUTEUSE PRÉCAUTION

Calme soir, en un lieu familier, fermé ; des rideaux, une lampe, la cigarette, des fleurs dans le vase, des fleurs bleues – elles sentent bon ; leurs grandes ombres sur l'armoire, sur le lit et surtout sur le corps de la femme nue. En bas, au sous-sol, ils forgeaient le grand bouclier. Le fracas détachait des morceaux de miroir ainsi que des morceaux du visage immobile, prudent, hypocrite.

16.02.69

## À PEU PRÈS CARRÉ

Il n'avait pas d'arguments ; et pourtant il gardait toujours la même opinion.  
Il traçait un carré sur le sol avec de la craie ; il entra dedans, –  
là, c'est une porte – il dessinait ; – une fenêtre, là ; dans ce coin, la femme ;  
une autre fenêtre ; la lumière entre ; les cristaux du lustre brillent.  
Nous, nous regardions ; – ni femme (et nous le savions : elle serait nue),  
ni lustre aucun. Lui, il laissa la craie sur la table,  
regarda à terre et plongea les mains dans ses poches, nettement gêné  
de ne pas nous avoir convaincus et surtout par la sèche poussière  
de la craie. Nous nous aperçûmes qu'il essuyait ses doigts en cachette,  
dans ses poches, quand bien même il simulait l'immobilité des statues.

18.02.69

## L'ÉQUILIBRISTE

Non, il ne veut pas lâcher ; la corde tremble ; il ferme les yeux.  
Le fond, en bas, noir de calme. La corde n'en finit pas.  
Les yeux s'ouvrent, se dilatent, flottent, regardent en haut,  
se retiennent à un nuage, à une feuille ; changent, s'arrondissent,  
deviennent deux gros anneaux ; il s'agrippe par les yeux – le voilà,  
il lâche la corde, fait une galipette en l'air, il s'abaisse,  
son chapeau tombe, la fleur de son revers tombe ; – le voilà encore  
qui effleure la corde du bout des doigts ; il grimpe à l'échelle,  
en équilibre, il sourit ; une dernière révérence. Personne tout autour  
pour l'applaudir. Juste une voix : Tiens-toi, tiens-toi,  
tiens-toi par les yeux. Qui l'appelle ? D'où l'appellent-ils ?

19.05.69

## LA CROISÉE DES CHEMINS

Plusieurs fois il sort du bon chemin, égaré encore  
par de grandes colonnes au soleil et leurs doubles ombres,  
par des chiffons triangulaires sur la mer, agrandis  
dans l'infinie transparence. Et, soudain, le heurt  
d'une miette qui tombe sur le sol ou la ficelle  
pendue aux grilles de la fenêtre,  
crépitant imperceptiblement, – l'avertissement fraternel  
de rentrer à l'heure. Il regarde perplexe alentour,  
il regarde ses ongles, il cligne des paupières, cherche à se souvenir,  
à comprendre s'il était alors ou maintenant égaré.

27.05.69

## L'ARTISAN

Il prend de l'argile, façonne le visage, le corps  
beau, nu, calme, – sur quel modèle ?  
ceux du café ? ou de l'église ? ou de la manifestation ? –  
et ce rameur noirâtre ?

Le soleil  
entre par la porte, éclatant, il souligne  
creux et saillies, il donne des ombres  
de corps sur le corps.

Et l'artisan  
souffle sur la bouche d'argile, son souffle, –  
un goût de terre lui reste sur les lèvres ;  
puis il prend son chapeau, et sort dans la rue  
avec un coupable sourire de bonheur secret,  
comme s'il faisait le sourd-muet, alors qu'il l'est vraiment.

30.05.69  
*Karlovassi, île de Samos.*